

La Vie rouge : poésie d'Andrée Lacelle (Ottawa, Éditions du Vermillon, « Rameau du ciel », 1998, 86 p.)

Anna Gural-Migdal

Numéro 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004971ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004971ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gural-Migdal, A. (1999). Compte rendu de [*La Vie rouge : poésie* d'Andrée Lacelle (Ottawa, Éditions du Vermillon, « Rameau du ciel », 1998, 86 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 217–221. <https://doi.org/10.7202/1004971ar>

LA VIE ROUGE : POÉSIE

d'ANDRÉE LACELLE

(Ottawa, Éditions du Vermillon, «Rameau du ciel», 1998, 86 p.)

Anna Gural-Migdal

Université de l'Alberta (Edmonton)

La Vie rouge, ou le Vide sacré

Chaque recueil de poèmes d'Andrée Lacelle s'achève dans l'intemporel sur un suspens du sens, sur une béance qui dissipe la trame des signes pour attiser le chant à venir: *je suis fidèle à mes bruits / je les entends / je me poursuis*, nous dit l'auteure à la fin de son *opera prima*, *Au Soleil Du Souffle*. Ce souffle venu de l'immémorial engrange le Passé, mais c'est devant, c'est au loin qu'est la force de l'appel. *La Vie rouge* poursuit l'itinéraire nomade ou *itinérance* qui guide l'ensemble de l'œuvre, afin d'arpenter la page blanche, territoire vierge, paysage du chaos, *no man's land*, où l'écriture matérialise la sensation pour devenir espace-temps d'un ailleurs. Ainsi la parole apparaît-elle comme le contrepoint mélodique des images: *dans le lointain / un pont nos yeux / de face tu trembles / profuse je me délire* (p. 56). Déterritorialisé, hors de soi, le corps en partance s'initie à la béance cosmique et tout ce qui brûle lui appartient: *quand tu fuis de brume en brume / en moi le vide en flammes* (p. 17). La passagère de *La Vie rouge* fait un voyage à rebours, un voyage qui a pour but de retrouver la langue d'avant les mots, d'avant le pays, mais aussi l'origine dans le ruissellement d'une perte infinie.

Le titre même du recueil de poèmes n'est pas sans rappeler celui du film d'Antonioni, *Le Désert rouge*, où l'acte de vie, l'acte d'amour s'inscrit dans le silence comme un cri. Des temps morts de l'existence, l'espace fait surgir l'essentiel, car le désert rouge est ce trou béant en quête de l'âme. Et le vide qui menace l'image devient une ouverture, un fond sur lequel le réel se recharge de mystère. La citation de Victor Segalen qui ouvre le recueil — *Montre ton visage originel, celui que tu avais avant même d'être né* — informe également notre lecture de la démarche de l'écrivaine, qui est celle de convier le surgissement du Germe, préalable à toute création. Et le travail commence qui consiste à construire par-delà le pays, un lieu intérieur, temple ou sanctuaire, site révélé prêt à faire sauter tous les murs: *Buvons à la nuit vive / regagnons le dedans / pas de murs / pas de chaînes* (p. 20). Mais ce temple dont parle Lacelle n'est enraciné nulle part car il est à la fois un commencement et une fin, car la halte porte en elle l'échappée du corps arraisonné: *Pour que le temple voyage / fixe la tente à marée haute* (p. 81). Ainsi de livre en livre, l'écrivaine rejoue-t-elle son rapport au monde, en quête de la puissance du divers dans l'expérience

de la mouvance créatrice, dans l'annexion de paysages jamais vus, dans l'étrangeté d'un exil toujours à recommencer.

Dans *Le poème de la rivière*, premier volet de NOS CORPS EN VOYAGE, la phrase apparaît plus chargée que par la suite, comme pour dépeindre en une coulée de substantifs rares le bouillonnement d'une nature changeante, comme pour saisir dans la fusion du végétal et du métal, le rougeoiement d'un instant éphémère: *La rivière affouille son lit / extrait de la sanguine l'or de coupelle / une fin de ciel estompe de garance / un pays / en arrivage* (p. 15). Le paysage se fait dès lors matière éruptive et insaisissable, d'où émerge la création dans un travail continu de transmutation. C'est donc dans le mouvement géologique de la terre qu'il faut chercher les strates d'une avancée vers la révélation de soi: *Voie baladeuse dévoreuse de nos terres / la brunante safrane ta course [...] caravane indigène de nos âmes à venir / tu prévois l'instant* (p. 18). L'écriture projette aussi dans l'espace le transit du cœur sans ancrage, incapable de trouver le repos. Le refuge dans l'amour est illusoire car l'auteure suggère que nous sommes des apatrides du monde intérieur: *tant d'amours fantômes hantent ton lit / nos maisons chancellent / passent nos vies* (p. 17). Dans *L'insolence du vide*, deuxième volet de NOS CORPS EN VOYAGE, Lacelle provoque le rapprochement des contraires par l'oxymoron, afin de combler une vacance propice à l'inspiration amoureuse et créatrice: *tu hantes d'anciennes empreintes / je foule le sable d'un jardin / nous parcourons ces distances qui nous abîment* (p. 34). Volonté de s'annuler et de se reconstruire dans le risque du vide menaçant: *Un gîte accueille nos peurs / les couleurs du vide incendient les neiges / leurs spasmes érodent ce printemps* (p. 32). À la gamme des couleurs froides répond la chaleur des rouges attachés à l'Autre. L'incarnation du désir est un visage sans nom et sans patrie, emprise nomade du cœur comme la figure vivante et authentique du désert. Violence passionnelle du silence, relation charnelle qui brise les frontières et trahit le regret d'une continuité des êtres derrière la séparation des corps: *dans un silence de commencement / déferle l'écume fabuleuse / entre nous fuse l'inouï / nada en ces lieux de vie* (p. 36).

La deuxième partie du recueil, HALTE ET DURANCE, constituée de deux poèmes figure un entre-deux, un état d'apesanteur où le paysage-corps se revitalise: *Sans vivre sans mourir / en soi neuf / le jour respire* (p. 39). L'autodécouverte de soi semble reconnaître la présence d'une autre conscience et fait valoir la quête d'une identité par le truchement de l'altérité comme parti pris de l'essentiel: *je m'égarer / entière à ma voix / je marche jusqu'à sa vie* (p. 39). Dans une telle démarche, c'est un mode d'être qui est interrogé. Saisie de soi dans le chevauchement d'un corps qui empiète sur le monde, qui déploie ses entours afin de se métamorphoser sur d'autres rives. L'altérité découle d'une déconstruction de soi entre l'illusoire et le véridique. C'est dans les creux nébuleux de l'espace que la passagère opère une bifurcation de son être: *midi plein de salive m'entaille / avant le vent* (p. 40). L'univers menacé devient ainsi un terrain neuf d'investigation sur la position nouvelle du sujet qui se constitue entre le *je* et le *tu*, dans un double mouvement d'extension et d'expropriation: *Toi qui me déracines / espère-moi ici* (p. 40).

Après la dépossession de soi, CORPS D'ÉQUINOXE consacre la renaissance dans la fusion des contraires, dans l'implosion des amalgames. *Perdre l'heure et la nuit*, premier volet de cette dernière partie du recueil, fait accéder la passagère aux marges incertaines du monde. Cette zone floue, où vacillent le jour et la nuit à la croisée du sensuel et du spirituel, fait se noyer la voyageuse dans l'aventure exotique et érotique : *noue ton âme au mât de mon bras / mon cœur s'ébrase quand tu te noies* (p. 50). L'érotisme dégage une telle charge d'énergie qu'il décloisonne les régions de l'être et amplifie la respiration pour concilier l'ouverture d'une initiation avec l'extase à venir : *dans l'air enclos / nos haleines se répondent cadences d'avalanches / nos cœurs s'escaladent / délire de nos langues sans écho* (p. 50). L'interstice du jour et de la nuit permet de revenir à un temps mythique hanté par la légende aux confins de l'éternité et de la barbarie, en même temps qu'est suscité l'inavoué, ces bribes de paroles en formation : *quand la fable t'habite / en toi déborde l'inavoué / l'axe où tout gravite / attise le delta de nos bras / je perds sentier* (p. 56). Le désert devient ainsi un espace liminaire animé de pulsions et de désirs, chargé de tensions et d'attentes, où s'enclenche une incursion vers l'intériorité : *La porte bâille / une halte dans ta maison chancelante / l'escalier rampe de chêne / déjà tu brigandes la chambre* (p. 49). Et *La vie rouge*, dernier volet du recueil, célèbre en un rituel carnavalesque l'accession au Vide sacré où l'âme brûle comme un pays : *la passagère désire / le carnaval des ventres et ses cris virtuels / une passagère désire / tout ce qui brûle sous le ciel* (p. 67). Le temple permet de retrouver les vestiges de l'antique culture solaire et d'un ésotérisme universel qui s'apparente au taïisme. De la polarité et du jeu du yin et du yang émane l'existence des cinq éléments dont la terre est le centre : *la tête du monde s'enivre de l'écorce / et si près de la Terre / dévore tant de force / et la marche de l'âme nous rappelle qu'il faut aller plus loin* (p. 76). Mouvement de translation qui requiert de la part de l'homme de penser hors de sa personne son appartenance au Dieu et au monde, selon la souplesse d'une unité d'être. La trajectoire de la passagère est vouée au cycle, car c'est dans le passage du réel au virtuel qu'elle trouve son fondement : *la faim lie nos corps / dénonce l'histoire de nos soifs / épuise le pas-encore* (p. 68). Le désert apparaît comme le paysage idéal de la transcendance spirituelle, car il n'est pas loin du mystère divin dans son questionnement des zones du vide qui aspirent à l'infini les formes du monde. S'abolissant sans cesse dans la configuration déplacée de ses seuils, prolongeant en remous ce qui ne fut qu'un rayonnement provisoire, il figure la dangereuse ambivalence du jeu de la naissance et de la mort : *au temps de la cellule en flammes / nulle faim vorace / seul le chant mortel d'un pouls / l'effroi des fonds / le dos brisé sous les remous* (p. 70). À cet égard, le désert est un lieu de médiation, qui happe le corps, l'écriture, pour retrouver l'authenticité première, l'origine du geste et de la parole.

Dans *La Vie rouge*, le vers apparaît plus équilibré, moins haché que dans les autres recueils d'Andrée Lacelle, bien que les syllabes y soient encore martelées et distendues par l'allitération : *une licorne / de sa foulée légère / freine le fer / chasse l'éclipse / soude le signe* (p. 19). Indifférentes aux divisions strophiques des poèmes, les phrases deviennent l'enjeu d'une lutte entre la langue

et le mètre, d'où une tension qui correspond à la démarche créatrice de l'auteur. De même, l'inversion syntaxique du sujet dynamise le verbe qui appelle à lui les mots comme les corps de l'espace. L'écriture s'écoule en discontinuité par un principe d'aimance: *comme la vie aimante la vie / poussière d'amarante bue / je crois mon âme / je n'en parle plus* (p. 79). Un effet de dévoilement naît de la fusion-séparation de mots-objets, sans liaison, parés de toute la violence de leur éclatement. Ruptures et enchaînements font frémir l'indicible derrière les blancs du texte, tandis que la parole s'excède en ellipses qui en disent la fugacité: *L'ellipse chemine dans le vide / et la parole est ellipse / désancrée elle s'excède / sans poids / elle fume et rougeoie* (p. 25). La création de mots tels *itinérance*, *paysier* ou *durance* suggère le déploiement de la langue comme métamorphose, comme signe d'elle-même, puisqu'elle tente de se refaçonner sans cesse en échappant à l'identifiable. À ce titre, la poésie de Lacelle cherche à rendre présente et sensible l'acte qui fonde le Verbe sur une errance humaine vécue dans l'instabilité de sa mouvance créatrice. Assimilable au travail du corps, l'écriture se déréalise dans sa pluralité éclatée, dans ses fragments d'incréd, pour tenter de recristalliser son énergie vibratoire en opérant sur les marges, en accédant à des zones-limites qui la transfigurent: *Dans le flux de la faille / langue inentamée / lave native des sables flaves / des rumeurs rouissent sous les trombes / je bégaie des fragments d'inexistence / un mot irradie du silence* (p. 65). Les stations et parcours du texte mettent le sujet en péril, lui faisant investir le monde au risque de perdre la mémoire de soi: *le passeur mëtisse la mémoire / de nos ombres entières / à l'obscur* (p. 35). La dilatation et l'éclatement du corps dans le vide cosmique en appelle aux deux principes complémentaires de l'univers — l'un masculin, l'autre féminin — qui se rejoignent et s'accomplissent hors de toute sensation catégorielle. La division sexuelle est abolie pour pulvériser la parole asexuée de l'inouï: *Nos corps en voyage / tu est né sous la Terre / au repos je bois les nuages / nous brûlons sous le ciel / un pic est aussi un plateau* (p. 27). On peut se demander si l'Esprit absolu n'est pas à la fois l'accomplissement d'une androgynie ultime et le balancement de l'altérité. Peut-être le retournement opéré par le chiasme vient-il révéler l'énigme existentielle: *une lampe s'allume à chaque naissance / à chaque mort se dresse une flamme* (p. 79). Naître toujours pour n'être jamais né, c'est dans l'entre-deux du Ciel et de la Terre que l'écriture rejoue la relation de la vie à la mort, du visible à l'invisible: *Hors-champ malgré la nuit / ivre d'origines / je peins l'air d'un pays / nos visages saillent des ténèbres / un théâtre d'ombres s'éploie* (p. 47). Ici la page blanche se fait écran et la poésie de Lacelle, à l'instar du cinéma, montre la désagrégation du réel à même ses propres signes en même temps qu'elle isole les objets et la matière pour les rendre à leur vie propre. Ainsi toute une substance insensible prend corps et cherche à atteindre la lumière dans le mouvement grisant des images: *une cicatrice respire le nœud des mots / tangué l'astre intime / tu fixes l'écran de chaux* (p. 58).

Pas de style incantatoire mais plutôt un envoûtement de la lecture qui nous amène à l'essentiel. Tout en retenue, *La Vie rouge* bruisse entre opacité et transparence, comme un murmure au cœur des mots. Tout s'entremêle selon

La Vie rouge : poésie

un ordre secret, raffinement et rudesse, volupté et ascétisme, passé et devenir. Mais pourtant, au sein de la mouvance, de la fragilité du monde, se dresse le temple ramenant vers l'intérieur la passagère qui sait voir. Est-il d'ailleurs d'autre justification au voyage que cet instant de jubilation quand, libéré de ses limites, le regard pressent enfin dans l'Ouvert, l'imprenable où transparaît son identité.